

WHY NOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

IRRÉPROCHABLE ? INSOUÇONNABLE ?
INTOUCHABLE ?

ROSCHDY ZEM

LE PRINCIPAL

UN FILM DE
CHAD CHENOUGA

MARINA HANDS
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

YOLANDE MOREAU

1h22 – France – 2023 – Scope – 5.1

AU CINÉMA LE 10 MAI

DISTRIBUTION

Le Pacte
5, rue Darcet
75017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec
Vanessa Fröchen
presse@granecoffice.com

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS

Sabri Lahlali, Principal adjoint d'un collège de quartier, est prêt à tout pour que son fils, sur le point de passer le brevet, ait le dossier scolaire idéal. Mais il ne sait pas jusqu'où son entreprise va le mener...



ENTRETIEN AVEC CHAD CHENOUGA, RÉALISATEUR

Partez-vous d'une situation ou de personnages pour faire naître vos films ?

Cela dépend des histoires que j'ai envie de raconter. Là, je suis parti d'un personnage et je ne le quitte pas d'une semelle. Tout le récit est vu à travers son regard et ce qu'il ressent. Quand j'ai proposé le film à Roschdy Zem, je lui ai d'ailleurs donné un texte qui n'était pas le scénario a proprement parler. C'était un canevas avec déjà une ossature dramaturgique mais où tout le récit était à la première personne, pour être de bout en bout dans la tête du personnage.

L'intrigue de départ a bel et bien existé...

J'étais allé présenter mon film précédent, DE TOUTES MES FORCES, dans un ciné-club où le public était constitué en grande partie d'enseignants. Parmi eux, deux profs d'histoire, m'ont raconté qu'ils avaient travaillé sous les ordres d'un principal adjoint atypique qui avait trahi sa fonction. Il avait triché en utilisant un corrigé pour son fils qui passait le brevet. Mais comme il était bien noté, l'Académie avait étouffé l'affaire et il avait quand même été nommé principal dans un autre collège.

Cet homme est devenu Sabri qu'interprète Roschdy Zem. Comment le portrait de ce père a priori peu sympathique - mais dont les fêlures vont se révéler sous la carapace - s'est-il construit ?

Au départ, je savais très peu de choses sur le personnage. Je voulais pouvoir rêver dessus, parce que j'aime bien que les choses soient ambiguës - même si, dans toutes les commissions de films, on me reprochait son côté aride, presque antipathique. Mais sa construction s'est faite pas à pas. Il y avait ce que j'en savais et puis les couleurs qu'on lui a données avec ma co-scénariste, Christine Paillard. D'abord, il a fallu lui créer un entourage, des collègues, son ex-femme et son fils, bien sûr... Et en dehors de son milieu, il y a l'échéance de l'examen de son fils, son angoisse qui monte, le fait qu'il attende sa promotion aussi, ce qui l'inquiète, et puis cet acte absurde qu'il commet.

Il fait un truc impensable mais il n'est pas antipathique... Comment une telle complexité s'est-elle bâtie ?

A tâtons. Je m'aperçois que je me suis inspiré de moi-même, en ôtant la fantaisie que je peux avoir... Et puis il y a l'interprétation de Roschdy Zem qui lui apporte une vraie profondeur.

Vous vous êtes inspiré de vous-même, mais encore ?

De moi-même et de mon frère. J'ai un frère comme celui de Sabri, Saïd, qui a le même genre de fragilité mentale. Quand on va sur la tombe de notre mère comme le font Sabri et Saïd, il nous est arrivé de jouer à « ni oui ni non »... Ce sont des moments qui nous ramènent à l'enfance et je m'en suis servi pour le film. Cette relation avec mon frère a beaucoup apporté au personnage. J'ai dit à mon frère que ce Saïd était à la fois lui et pas lui, mais dans le fond, c'est beaucoup lui.

Saïd est interprété par Hedi Bouchenafa qui est un sacré acteur...

Oui, c'est un acteur formidable, étrange aussi. Un acteur de comédie plutôt, très authentique, à la fois tendre et gaffeur. Au moment du casting, il est venu vers moi sans savoir que j'étais le réalisateur, et il s'est figé en me disant qu'il allait rester immobile parce que le cinéma d'auteur était tellement chiant qu'on devait jouer au ralenti.

Quant à Roschdy Zem, il arrive à surprendre. Avez-vous écrit en pensant à lui ?

Oui. Je le connais depuis longtemps, on a été voisins; je lui avais proposé quelque chose il y a des années mais il avait refusé car il estimait qu'il avait déjà joué ce genre de rôle. Là, je sentais que cette histoire si particulière allait lui plaire.

Il a une démarche et une gestuelle qui définissent beaucoup son personnage. Par moment, on croit voir la façon de bouger d'Alain Delon dans les films de Melville...

Oui et pour le coup, on voit sa finesse d'acteur. Il lui suffit d'un costume et de trois détails pour se fondre dans le personnage.

Est-ce que Sabri pourrait être le jeune homme de votre film précédent ?

Je ne sais pas, sans doute oui. Il s'est construit aux forceps, ça n'a pas été évident, il a réussi mais à quel prix.

Comme vous ?

Moi, j'ai été orphelin assez jeune, j'ai été placé à la DDASS où je me disais qu'il fallait absolument que je m'en sorte. Alors j'ai travaillé comme un forcené même si à l'époque, je n'avais pas l'impression de travailler autant que ça. Avant le décès de ma mère, j'étais très moyen à l'école, et après, je suis devenu le meilleur élève de ma classe. J'ai eu mon bac avec mention bien et je suis rentré à Sciences Po avant de tout envoyer balader parce que je ne m'y sentais pas à ma place, et qu'il me suffisait de savoir que j'en étais capable. Je me sentais surtout capable de me consacrer à ce que j'avais envie de faire vraiment. Le désavantage d'être orphelin, c'est d'être esseulé, mais l'avantage, c'est que personne ne vous oblige à rien.

Sabri aime la littérature, *Martin Eden* et *Le sang noir* dont il dit : l'histoire d'un homme qui sombre... On a le sentiment qu'il annonce son propre destin...

Sabri a tout fait pour s'en sortir, il ne veut pas revenir dans sa cité d'origine, et en même temps, en commettant cet acte absurde et autodestructeur, c'est comme s'il s'interdisait de réussir. Comme s'il s'obligeait à revenir à son point de départ. Finalement, il n'y a que la littérature qui l'aide à respirer.



La littérature ouvre le récit aussi, apporte une ampleur quasi lyrique à cet huis clos...

Oui, même si cette dimension était déjà présente dans le récit à la première personne, Christine Paillard y a apporté une certaine finesse. Moi, j'avais envie d'une histoire à la forme classique et au propos sur un fil, mais où le rapport à la littérature apporterait un souffle particulier.

Sabri fait davantage que transgresser, il place son fils face à un conflit de loyauté qui soudain le ravale. A l'écriture du scénario, avez-vous hésité à le noircir à ce point ?

Oui, il aurait pu s'accuser lui-même... Mais il me semble que cela aurait rendu les choses moins complexes.

La relation à son fils est très intéressante parce qu'elle va jusqu'à la rupture. Le modèle se fissure et d'une certaine manière libère le fils...

Absolument. Moi qui ai une fille, j'ai toujours eu peur d'être lourd avec elle. On a envie que nos enfants trouvent leur place et cela leur pèse. Naël, le fils de Sabri, a un poids en permanence. Sa vie n'est pas évidente, de ce point de vue.

Un des grands sujets du film reste le mensonge...

Oui, dans 17, RUE BLEUE, mon premier film, j'évoquais le fait que ma mère avait eu un amant sans être mariée, en Algérie. Elle avait 21 ans, et c'était un vrai scandale. Un industriel l'avait prise sous son aile, et je suis né en France à la fin de la guerre d'Algérie, en 1962. Quand des années après, cet homme est mort, ma mère a fait un faux testament pour pouvoir hériter d'une partie de sa fortune. Du coup, il y a eu un procès qui l'a minée. Elle en est morte. Moi, je n'étais pas le fils de cet industriel, ma mère me faisait croire des trucs sur mon père et elle ne nous a jamais appris l'arabe, à mon frère et moi. Bref, j'étais en porte à faux, je ne savais pas bien qui j'étais. Sans compter qu'on m'appelait Robert qui est mon deuxième prénom. Tout petit, après la maternelle, un maître m'avait interrogé sur mon prénom et il avait décidé de m'appeler Robert. J'ai repris mon prénom Chad longtemps après, quand j'avais 19 ans.



Vous viviez à Paris ?

Oui, on habitait dans le neuvième, au rez-de-chaussée d'un immeuble mal entretenu. Chez nous, c'était de plus en plus insalubre, si bien qu'on fermait les volets tôt pour que personne ne nous voie. Personne ne venait jamais chez moi, mais je donnais tout le temps le change, comme l'adolescent dans *DE TOUTES MES FORCES*. Je cultivais mon côté dandy parce que je ne voulais surtout pas qu'on sache d'où je venais, et après, quand je me suis retrouvé en foyer, c'était la même chose...

J'imagine que comme Sabri, *Martin Eden* est votre roman préféré ?

Oui j'adore ce livre, c'est en tout cas l'un des romans qui m'a le plus marqué. Je l'ai lu très jeune, vers 16 ou 17 ans. Ce qui est si fort, c'est toute cette énergie que Martin Eden déploie pour réussir à accéder à une classe supérieure et devenir écrivain... Quand j'étais enfermé au rez-de-chaussée de l'appartement parisien, j'ai le souvenir de la pénombre et d'y avoir lu des textes qui m'ont sauvé.

On n'a pas encore évoqué Yolande Moreau qui était déjà dans votre film précédent. Dans celui-ci, elle occupe une place singulière, à la fois maternelle et romanesque. Elle est la principale du collège, elle est un déclencheur de vérité aussi ...

Elle s'est fabriqué un personnage rêvé, elle a fantasmé sur Sabri et il se révèle en dessous de ce qu'elle a rêvé de lui. Elle est déçue, forcément.

L'autre personnage féminin qu'interprète Marina Hands incarne d'une certaine manière ce à quoi Sabri est arrivé, le succès de son intégration. En même temps, on comprend bien que ses beaux-parents se sont un peu forcés avec lui...

Le personnage de Marina Hands relève vraiment de la fiction. Encore que j'aie un souvenir d'un Noël où on m'avait invité chez des gens très bienveillants. Je m'attendais à bien dîner, or je m'étais tapé la messe de minuit et après, un bol de chocolat avec des croissants. La mère m'avait tricoté un pull pire que dans *LE PERE NOËL EST UNE ORDURE*. J'ai des souvenirs comme ça d'actes trop bienveillants qui m'ont blessé. Inspirer de la pitié, c'est assez insupportable. J'ai aussi un sentiment étrange que j'ai dépassé

aujourd'hui, un sentiment de culpabilité qui est venu à la mort de ma mère, et qui a perduré très longtemps; je me suis interdit d'être heureux... Comme Sabri...

Vous mêlez très intimement toutes les questions qui travaillent notre société contemporaine : la méritocratie, ce qu'on appelle aujourd'hui les transfuges de classe, sans parler de l'intégration, mais aussi l'éducation, et pourtant, cet aspect social passe loin derrière la complexité intime des personnages. C'est ce qui donne de la force au film...

Toutes ces questions de méritocratie, d'intégration et de renouvellement des élites me travaillent depuis très longtemps. Ceux qui vont diriger la France sortent des mêmes écoles maternelles françaises qui sont à peine au nombre de 200. Pour autant je trouverais lourd de surligner ce genre de choses. C'est sous-jacent dans le récit. Il s'agit d'abord de gens qui vivent des choses intimes. On est certes pétri par ses origines sociales, mais rien n'est définitif non plus dans la vie... Alors, le film accompagne le personnage d'un point A à un point B. À la fin, Sabri va devoir retourner à la vie mais comment, on ne le sait pas. Je trouve bien que le spectateur ait du chemin à faire.

Quels ont été vos partis pris de mise en scène ?

On est resté au plus près des épidermes. Celui de Roschdy notamment. L'idée était que la caméra le scrute et capte quelque chose d'insondable en lui dont il n'a pas conscience lui-même. On avait fait au préalable un découpage. On essaie de voir ce que la scène raconte et comment on la filme. Après parfois, quand on arrive dans un décor, ça peut être pas mal de changer, de faire autrement pour être au plus juste des personnages. Le jeu des acteurs aussi peut modifier la mise en scène. Il faut faire confiance aux interprètes, à leur présence physique. La scène de bagarre par exemple, on l'a réglée avec Roschdy Zem sans faire appel à un cascadeur.

La scène du pot de départ a été jubilatoire à tourner. Sabri est pris dans le tourbillon de ses ennuis avec l'Académie. Il doit donner le change car il est entouré de professeurs. Mais il est mal, alors ses perceptions sonores s'altèrent. Je le raconte avec des sons différents et des flous. Jouer avec l'image et le son, c'est quand même ça le cinéma...

Comment avez-vous appris le cinéma justement ?

Je n'ai pas fait d'école, et j'ai toujours eu un complexe d'infériorité parce que je me questionnais sur ma légitimité. J'ai appris en faisant et en travaillant.

Le mot travail qui revient si souvent dans la bouche de Sabri...

Oui ce n'est pas un hasard... Plus j'avance, plus le travail avec les acteurs et les questions de mise en scène me passionnent. Le film que je suis en train de tourner (POURQUOI TU SOURIS) évoque trois personnages cette fois, deux hommes et une femme, avec des problématiques très différentes. La question de la mise en scène y est toute autre : comment on passe d'un point de vue à un autre ?

Les parcours que vous évoquez dans LE PRINCIPAL sont douloureux mais vous évitez le tragique. Il flotte un air de bienveillance malgré tout qui autorise la rédemption et le rachat.

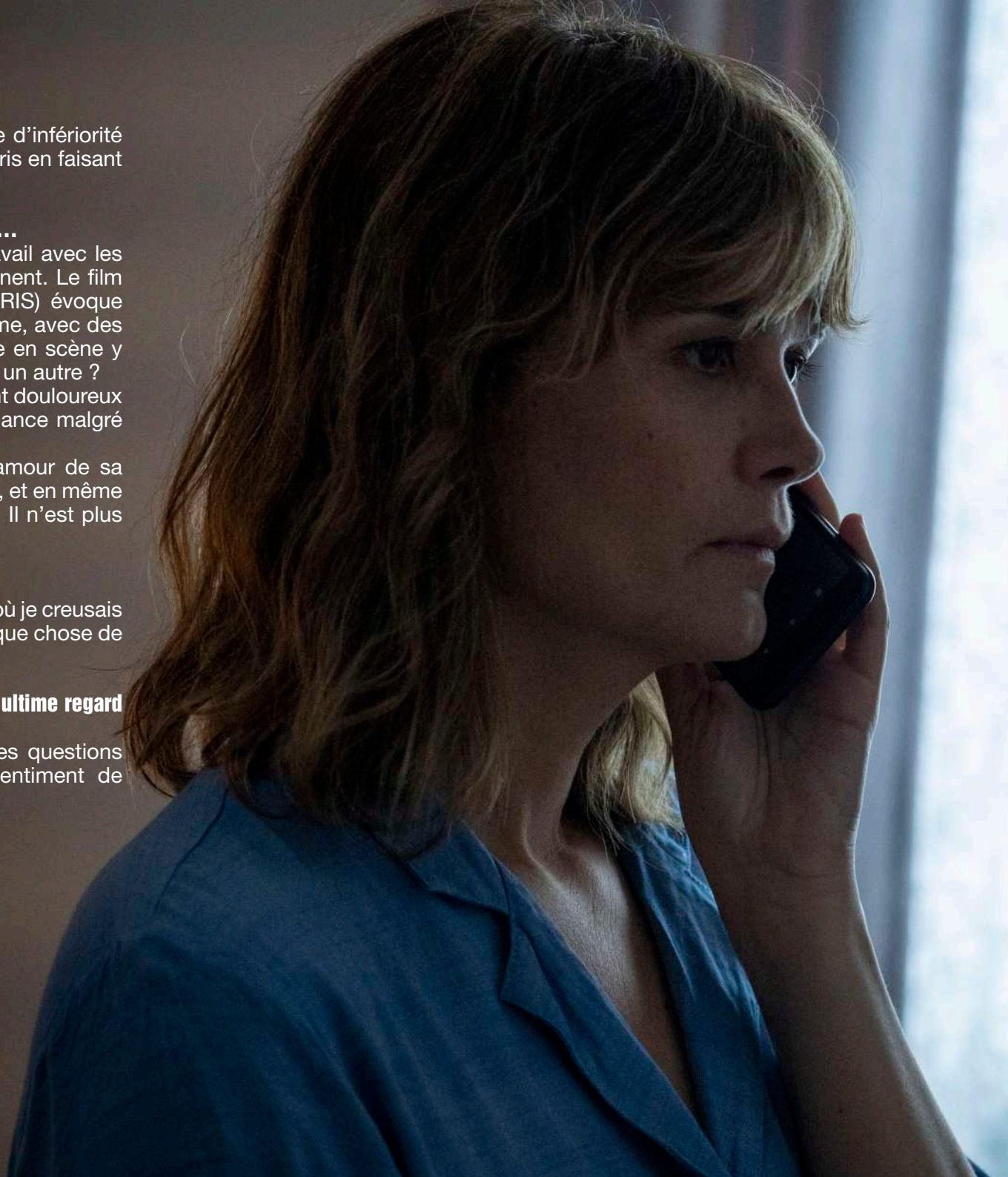
On voulait vraiment une fin ouverte. Sabri a perdu l'amour de sa femme, son fils ne le verra plus jamais de la même façon, et en même temps, il est vivant et il va comprendre quelque chose. Il n'est plus tout jeune mais il apprend...

Avez-vous eu la tentation d'une chute à la *Martin Eden* ?

Non, mais j'ai pensé à une fin où il devenait plus dingue, où je creusais sa paranoïa. Finalement, j'y ai renoncé, je préférais quelque chose de plus léger.

La toute fin du film demeure ambiguë malgré tout, avec cet ultime regard caméra...

J'aime bien ça parce que le dénouement renvoie à des questions personnelles, à notre rapport aux autres, à notre sentiment de solitude...





Votre rapport au cinéma est-il le même que celui que vous entretenez avec la littérature ?

J'ai nourri l'ambition d'une vocation littéraire et d'ailleurs, j'ai écrit pour le théâtre. Je n'ai écrit qu'une pièce, La niaque, que j'ai jouée aux Amandiers. Cette pièce a été au départ de DE TOUTES MES FORCES. Je suis passionné de cinéma, j'ai acquis ma cinéphilie grâce au ciné-club du samedi soir, à la télévision; et puis j'habitais ce quartier près des grands boulevards où je pouvais voir les films de Bruce Lee, des westerns et tant d'autres.

Où avez-vous tourné LE PRINCIPAL ?

On a tourné pendant le confinement, à Mulhouse et dans les quartiers de la périphérie. On avait besoin d'un collège intéressant à filmer, ce qui n'est pas évident. Celui-ci est très graphique. Il fallait aussi qu'il y ait une cité. Ça pouvait se trouver n'importe où à condition que les décors me plaisent. C'est très important d'avoir les bons décors pour de multiples raisons : les atmosphères, la profondeur de champ, la crédibilité... On doit y croire. Mais sur quoi est fondée notre croyance quand on voit un film ? Qu'est-ce qui fait que l'on est pris ou pas ?

Vous avez des modèles de cinéma ?

J'adore tellement de registres, de genres de films, qu'il m'est difficile de répondre là comme ça... Pour moi le cinéma italien d'une certaine époque surpasse tous les autres. Il y a tout dedans, les sentiments, le tragique, la comédie, la poésie, et des idées de mise en scène incroyables, y compris dans des films parfois moyens, sans parler des interprètes.



CHAD CHENOUGA

RÉALISATEUR

FILMOGRAPHIE

2023	LE PRINCIPAL
2017	DE TOUTES MES FORCES
2008	J'AI KIDNAPPÉ PLASTIC BERTRAND (court métrage)
2001	17, RUE BLEUE
1988	RUE BLEUE (court métrage)

LISTE ARTISTIQUE

Roschdy Zem	Sabri
Yolande Moreau	Estelle
Marina Hands	Noémie
de la Comédie Française	
Hedi Bouchenafa	Saïd
Yannick Choirat	Rémy
Jibril Bhira	Naël

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Chad Chenouga
Scénario	Christine Paillard et Chad Chenouga
Image	Tristan Tortuyaux
Son	François Boudet
Montage son	Patrice Grisolet
Mixage	Xavier Thieulin
Montage	Pauline Casalis
Musique originale	Maxence Dussere
Casting	François Guignard (A.R.D.A)
Décors	Stéphane Makedonsky
Costumes	Hyat Luspinski
1^{er} assistant réalisateur	Aurélien Fauchet
Direction de production	Laziz Belkaï
Une coproduction	Hole In One Films et Why Not Productions
Avec la participation de	Canal+ et de Ciné+
Avec le soutien de	La Région Grand Est et Mulhouse Agglomération
En partenariat avec	Le CNC et La ville de Mulhouse
En collaboration avec	Le Bureau d'accueil des tournages de l'Agence Culturelle Grand Est
Distribution France	Le Pacte
Ventes Internationales	Wild Bunch International